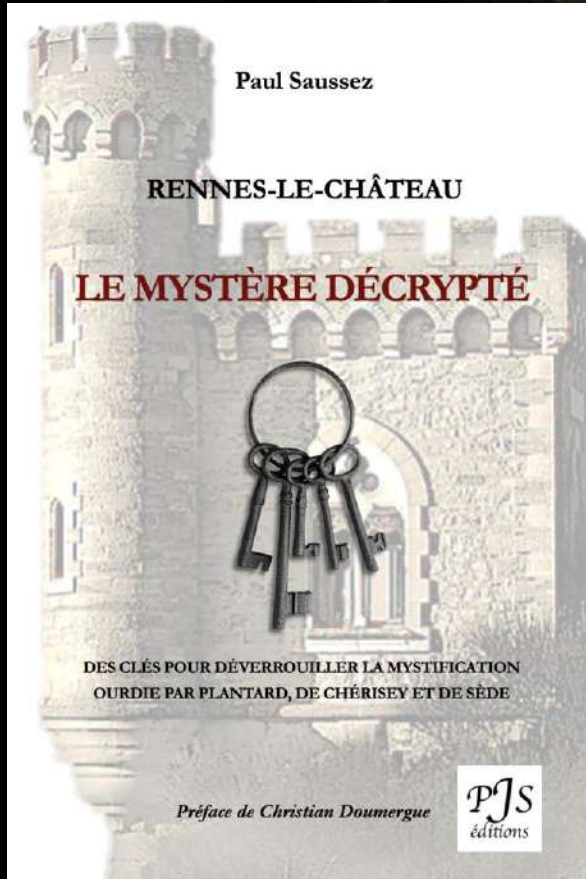




CETTE PRÉSENTATION EST UN CONDENSÉ
DE LA SECONDE PARTIE « CRYPTOLOGIE »
DE MA CONFÉRENCE À RENNES-LE-CHÂTEAU
LE 14 JUILLET 2024

LE MYSTÈRE DÉCRYPTÉ



Dans *Le Mystère Décrypté*, paru au mois d'avril 2024, je revisite certains chapitres de *La Crypte Oubliée*. J'ai voulu ainsi que le lecteur novice n'ignore rien du contexte réel où la mystification que je dénonce a été puisée.

Mais son principal argument est de montrer que « l'affaire » de Rennes-le-Château ne repose que sur une redoutable mystification, ourdie par ses protagonistes originaux Plantard, de Chérissey et de Sède.

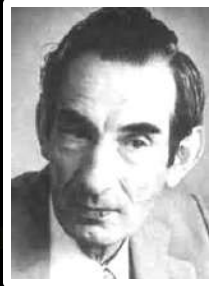
Je ne crois pas exagérer en disant que c'est la première grande *fake news* à la française et celle qui a le mieux réussi !

Je démontre aussi que le codage complexe qui part de l'épithaphe de Marie de Nègre d'Ables « *Ct git Noble Marie...etc.* » pour aboutir à l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* » au moyen du *Chiffre de Vigenère*, n'a pas été créé par Philippe de Chérissey comme il l'a prétendu, mais par un éminent cryptanalyste du *Service du Chiffre*, inconnu du grand public.

Mais surtout, c'est à rebours que le véritable auteur du codage a procédé : il est parti de « *Bergère pas de tentation... etc.* » pour arriver à l'épithaphe.

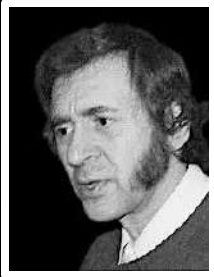
On verra aussi que l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* » n'est pas plus pertinente au « mystère » auquel on veut nous faire croire que n'importe quelle autre anagramme qu'il est possible de composer avec les mêmes lettres et qui permettent - elles aussi - de remonter jusqu'à l'épithaphe.

LES PROTAGONISTES



Pierre Plantard (1920-2000)

Pétainiste et antisémite pendant la guerre. Condamné pour détournement de mineur et abus de confiance dans les années 1950. Grand-maître autoproclamé de l'imaginaire *Prieuré de Sion*. Mythomane, a prétendu descendre des rois mérovingiens et a revendiqué le titre d'héritier du trône de France. Scénariste de *L'Or de Rennes*, co-écrit avec Gérard de Sède.



Philippe de Chérisey (1923-1985)

Humoriste et comédien, a joué des rôles secondaires dans une quarantaine de films, notamment *Jeux Interdits* (1952). Membre du *Collège de Pataphysique*. Cultive l'art de ne rien prendre au sérieux et celui du canular. Collaborateur de Plantard pour échafauder la mystification autour de Rennes-le-Château. A résidé à Bruxelles et à Liège, où le dentiste Paul Rouelle est devenu son confident.



Gérard de Sède (1921-2004)

Journaliste et écrivain, auteur d'une quarantaine de livres. Membre du *Groupe Surréaliste*. Résistant avec les FFI pendant la guerre. Associé avec Pierre Plantard pour écrire *Les Templiers sont parmi nous* et *L'Or de Rennes*. Prend ses distances avec les élucubrations plantardiennes dans les années 1970. Leur brouille transparait dans *Le dossier, les impostures, les phantasmes, les hypothèses* (1988).

L'ÉPITAPHE DE MARIE DE NÈGRE

Dans *Le Trésor Maudit de Rennes-le-Château* publié en 1967, Gérard de Sède reproduit la stèle funéraire de Marie de Nègre d'Ables, dernière seigneuresse de Rennes, telle qu'elle a été publiée dans le bulletin annuel de la *Société d'Études Scientifiques de l'Aude* (SÉSA) en janvier 1906, d'après un relevé fait par Élie Tisseyre lors d'une excursion à Rennes-le-Château en juin 1905.

Comme on peut le constater, le texte gravé de cette épitaphe présente plusieurs anomalies, que j'ai entourées en rouge :

CT GIT NOBLE M
ARIE DE NEGRE E
DARLES DAME
DHAUPOUL D E
BLANCHEFORT
AGEE DE SOIX
ANTE SEPT ANS
DECEDEE LE
XVII JANVIER
MDCOLXXXI
REQUIES CATIN
PACE

CT GIT NOBLE M
ARIE DE NEGRE E
DARLES DAME
DHAUPOUL D E
BLANCHEFORT
AGEE DE SOIX
ANTE SEPT ANS
DECEDEE LE
XVII JANVIER
MDCOLXXXI
REQUIES CATIN
PACE

- le **T** au lieu de I dans CT
- le **e** minuscule dans NOBLE
- le **M** isolé de ARIE
- le **E** majuscule en exposant dans NEGRE^E
- le **R** au lieu de B dans ARLES
- le **E** majuscule en exposant dans D^E
- le **p** minuscule en indice dans SE_pT
- le **O** au lieu de C dans la date MDCOLXXXI

À noter aussi CAT détaché de REQUIES et accolé à IN, formant le mot « CATIN », ce qui a donné lieu à d'innombrables commentaires. Enfin, HAUPOUL sans T, mais ce patronyme pouvait s'orthographier des deux manières.

L'ÉPITAPHE DE MARIE DE NÈGRE

Une autre anomalie concerne les dimensions de la stèle. Tisseyre renseigne 65 cm de large et 130 cm de haut. Donc un rapport largeur/hauteur de 1/2.

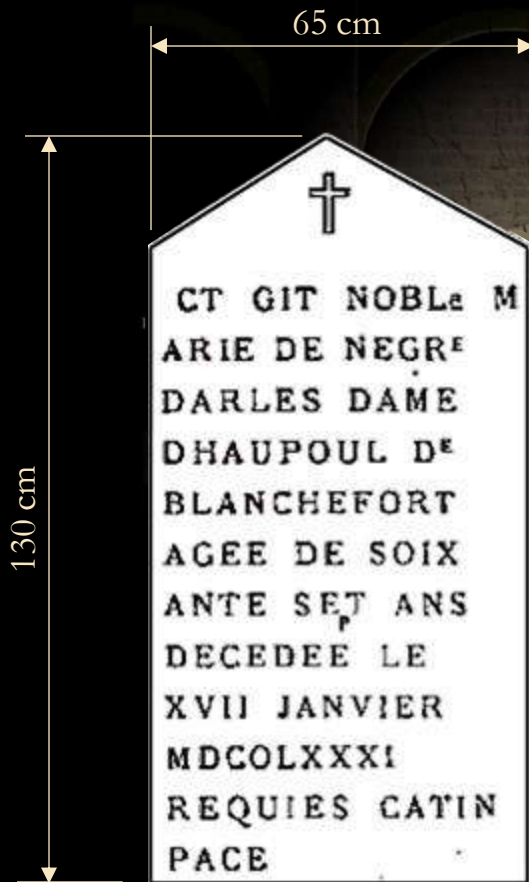
Or, le dessin de la SÉSA présente un rapport d'environ 1/1,7. Ce n'est donc pas une représentation exacte de la stèle telle qu'elle a été relevée.

En parcourant d'anciens cimetières de la région et d'ailleurs, on peut observer qu'il n'était pas inhabituel de couper les inscriptions funéraires par des césures, d'en serrer les lettres et d'y insérer des minuscules, indices et exposants pour que le texte entre dans le format du support, lequel n'avait pas nécessairement été calculé en fonction de l'inscription à graver.

Dans la stèle dessinée par la SÉSA, les anomalies suggèrent que l'inscription a été « comprimée » pour s'inscrire dans un format plus étroit, d'autant que les marges de chaque côté du texte sont laissées vierges.

Et de fait, si on superpose au texte un rectangle capable de format 65 cm sur 130 cm - soit un rapport de 1/2 - on englobe parfaitement toute l'épithaphe.

Merci à Tony Bontempi pour m'avoir autorisé à reproduire cette trouvaille. Je vous recommande son article *Les anomalies de la stèle de Marie de Nègre d'Ables*, publié en 3 parties : 1^{ère} partie en mars 2023, 2^{ème} et 3^{ème} parties en avril 2024.



L'ÉPITAPHE DE MARIE DE NÈGRE

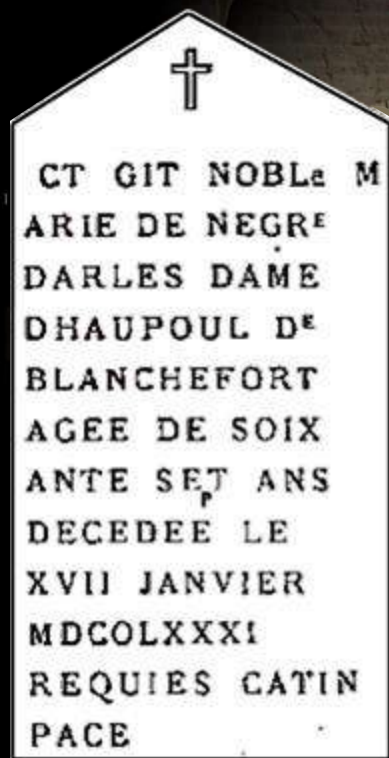
Comment expliquer ces anomalies ? On a souvent incriminé la maladresse du tailleur de pierre. Mais est-ce vraiment le cas ?

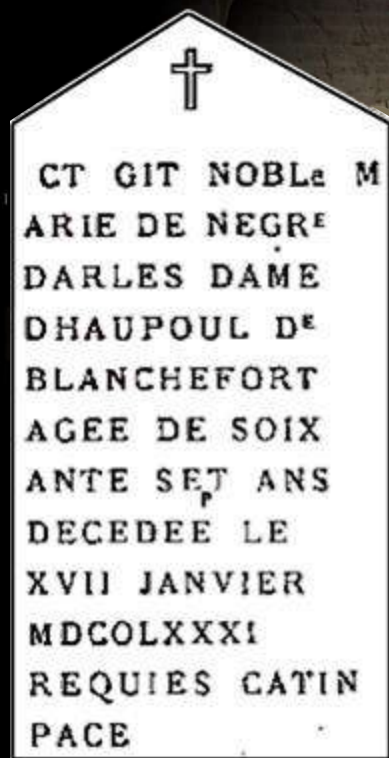
Au XVIII^{ème} siècle, savoir lire et écrire était l'apanage d'une insigne minorité, car les deux tiers de la population française étaient analphabètes. Et encore, dans la paysannerie provinciale, on ne parlait pas le français, mais des idiomes régionaux. À Rennes-le-Château, c'était l'occitan ou un patois dérivé, comme le parlait Marie Dénarnaud et comme on peut encore l'entendre aujourd'hui.

Ainsi, notre brave tailleur de pierre s'est vu remettre par l'abbé Bigou le texte de l'épithaphe « *Ci-git Noble Marie de Nègre d'Ables... etc.* » écrit dans une langue à laquelle il n'entendait presque rien - le français - et dont l'écriture lui était sans doute aussi étrangère que le sont les hiéroglyphes pour la majorité d'entre nous. Mais en bon artisan, il s'est efforcé de recopier sur la stèle ce qu'il voyait comme du charabia.

L'artisan n'aurait-il pas adroitement composé l'inscription - à part l'une ou l'autre coquille - pour qu'elle remplisse entièrement la pierre ?

Dès lors, les anomalies dont on fait si grand cas le sont-elles réellement ?





L'ÉPITAPHE DE MARIE DE NÈGRE

Dans *Le Trésor Maudit...*, Gérard de Sède et ses complices Pierre Plantard et Philippe de Chérissey vont échafauder une gigantesque mystification au départ de ces soi-disant anomalies.

Ils vont postuler que l'épithaphe de Marie de Nègre est codée, et que la clé de ce codage est le mot MORTEPEE, composé avec les huit lettres « anormales » qu'on a mises en évidence précédemment.

Pour étayer cette théorie, Plantard prétend que la clé MORTEPEE figure sur deux tableaux du peintre Émile Signol dans l'église St Sulpice à Paris :

« Celui qui visitera ce lieu... y trouvera... deux tableaux de Signol : La Mort de Jésus et L'Épée au Fourreau. "Mort" et "Épée" sont aussi deux mots qui apparaissent anormalement dans l'épithaphe... de la marquise de Blanchefort, de Rennes-le-Château ».

Or, si le tableau *La Mort du Christ* - ou *La Crucifixion* - existe bien, on aura beau chercher, il n'y a pas de tableau *L'Épée au Fourreau* !

Plantard manipule ainsi son auditoire pour lui faire croire que la clé MORTEPEE participe d'un savoir ésotérique connu de l'un ou l'autre artiste initié, à l'instar de certains de ses soi-disant grands-mâîtres du Prieuré de Sion, comme Léonard de Vinci, Sandro Botticelli ou Jean Cocteau.

LES PARCHEMINS

Toujours dans *Le Trésor Maudit...*, Gérard de Sède prétend que l'abbé Saunière aurait trouvé deux parchemins - un « petit » et un « grand » - dans le pilier sculpté du maître-autel qu'il avait démolli en 1887.

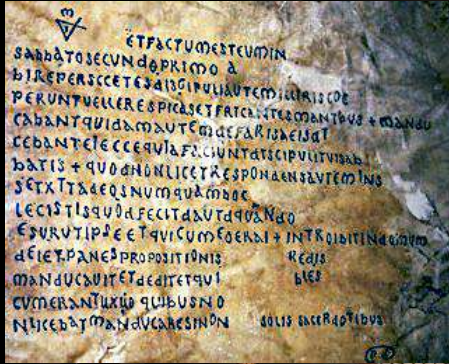
Ce pilier est exposé au musée de Rennes-le-Château. Son sommet présente une petite cavité, mais bien trop exigüe pour y loger un parchemin.

En passant : alors que le papier était déjà largement répandu depuis la fin du XV^e siècle, c'est une mauvaise habitude des romanciers de prétendre que tout ce qui est ancien, secret et mystérieux, doit nécessairement être écrit sur un parchemin !

Ceux qui sont illustrés ci-contre sont des accessoires confectionnés pour deux documentaires produits par la BBC et réalisés par le scénariste Henry Lincoln - un des auteurs de *L'Énigme Sacrée* - en 1972 et 1974.

Ce n'est qu'en 2003 que Wieland Wilker, un spécialiste allemand des écrits bibliques, a démontré ce qu'on soupçonnait : ce sont des faux qui ont été copiés sur le *Codex Bezae*, une bible manuscrite écrite entre 380 et 420 de notre ère.

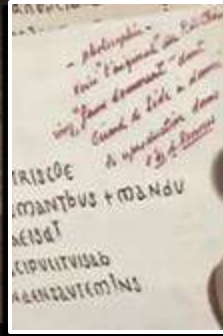
Le *Codex Bezae* se trouvait au monastère S^t Irénée de Lyon - où il a probablement été rédigé - jusqu'en 1562. C'est à cette date qu'il a été sauvé d'un incendie par le théologien protestant Théodore de Bèze, qui l'a adressé en 1581 à l'université de Cambridge où il est conservé depuis sous l'appellation *Codex Bezae Cantabrigiensis*.



LES PARCHEMINS

Philippe de Chérisey a prétendu être l'auteur de ces faux parchemins. Il les aurait recopiés sur quelques pages du *Codex Bezae* reproduites dans l'ouvrage *Dictionnaire de la Bible* publié par l'abbé Fulcran Vigouroux en 1895.

L'existence de ces faux est avérée. Ci-joint un extrait du faux « petit » parchemin avec la mention manuscrite de Plantard : « *Voici l'original du... faux document...* ».



De Sède écrit qu'il a repéré dans le « grand » parchemin 128 lettres « parasites » - encadrées en rouge - liées au codage de l'épitaphe de Marie de Nègre.

C'est un aveu masqué de la supercherie, car de Sède n'a pu repérer ces surcharges qu'en comparant le faux parchemin avec une reproduction de l'original.

Ces 128 lettres sont les suivantes, que j'ai regroupées par blocs de 4 :

VCPS	JQRO	VYMY	YDLT	POHR	BOXT	ODJL	BKNJ
FQUE	PAJY	NPPB	FEIE	LRGH	IIRY	B TTC	VXGD
LUCG	VMTE	JHPN	PGSV	QJHG	MLFT	SVJL	ZQMT
OXAN	PEMU	PHKO	RPKH	VJCM	CATL	VQXG	GNDT

Ces lettres constituent le point de départ d'un invraisemblable procédé de codage que je vais détailler plus loin.

PIERRE ET PAPIER

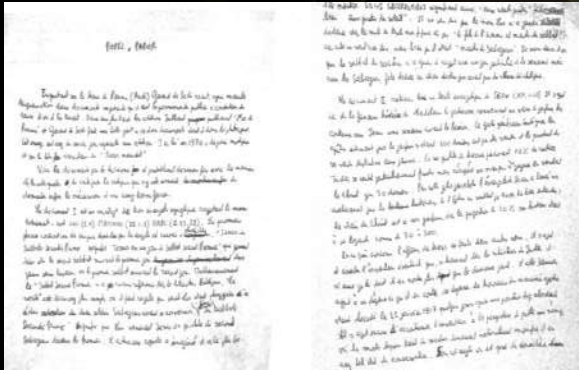
Quelques années après la parution du *Trésor Maudit...*, Philippe de Chérisey a prétendu être l'auteur des parchemins et de l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* », résultant du codage de l'épitaphe de Marie de Nègre.

Il explique ce codage dans son ouvrage *Pierre et Papier*, reproduit par Jean-Luc Chaumeil dans son livre *Le Testament du Prieuré de Sion*, paru en 2006.

Toutefois, l'explication de Chérisey est entachée d'erreurs. Ce qui laisse à penser qu'il n'est ni l'auteur des parchemins ni du codage, comme son confident Paul Rouelle me l'a confirmé : « *Philippe était parfaitement incapable d'écrire une ligne complète en onciales. Il a été le metteur en scène, et parfois l'acteur, d'un scénario qu'il n'a pas écrit...* ». Qui alors était le scénariste du mythe de Rennes-le-Château, sinon Pierre Plantard ?

Mais c'est quand même Philippe de Chérisey qui va lui ouvrir les portes. Il connaît bien Denise Carvenne, une comédienne belge avec qui il avait déjà tourné cinq films. Elle est membre du *Club International des Chercheurs de Trésors* créé par l'explorateur et écrivain Robert Charroux en 1948.

On la voit, à droite sur la photo, avec Yvette Charroux et Noël Corbu occupée à sonder au détecteur de métaux le sol de l'église d'un petit village audois - Rennes-le-Château - pour chercher le trésor que Corbu raconte avoir été caché au XIII^{ème} siècle par Blanche de Castille, mère de S^t Louis.



LE CURÉ AUX MILLIARDS

C'est ainsi que Pierre Plantard débarque sur la colline de Rennes-le-Château, très probablement en 1955. Il y fait la connaissance - honneur au seigneur des lieux - de Marius Fatin, propriétaire du château à l'époque.

Marius Fatin collectionnait les bulletins de la SÉSA. C'est chez lui que Plantard découvre la reproduction de l'épithaphe de Marie de Nègre.

Plantard rencontre également Noël Corbu à la villa Bethania qu'il venait de transformer en hôtel *La Tour*.

L'hôtelier racontait volontiers à ses clients sa version romancée de l'histoire du village et de la vie de l'abbé Saunière, avec le supposé trésor qu'il aurait trouvé, celui de Blanche de Castille, mère de Saint Louis, au XIII^{ème} siècle.

Cette histoire éveille évidemment la curiosité de Plantard.

En janvier 1956, des journalistes de *La Dépêche du Midi* s'emparent du récit de Corbu et l'amplifient dans une série d'articles au titre accrocheur :

« La fabuleuse découverte du curé aux milliards... D'un coup de pioche dans un pilier du maître-autel, l'abbé Saunière met à jour le trésor de Blanche de Castille ».

Repris par la presse parisienne et même internationale, ces articles vont attirer une foule cosmopolite à Rennes-le-Château. Bientôt, le village deviendra pendant plus de dix ans le terrain de fouilles des chasseurs de trésor.



LA PUISSANCE ET LA MORT

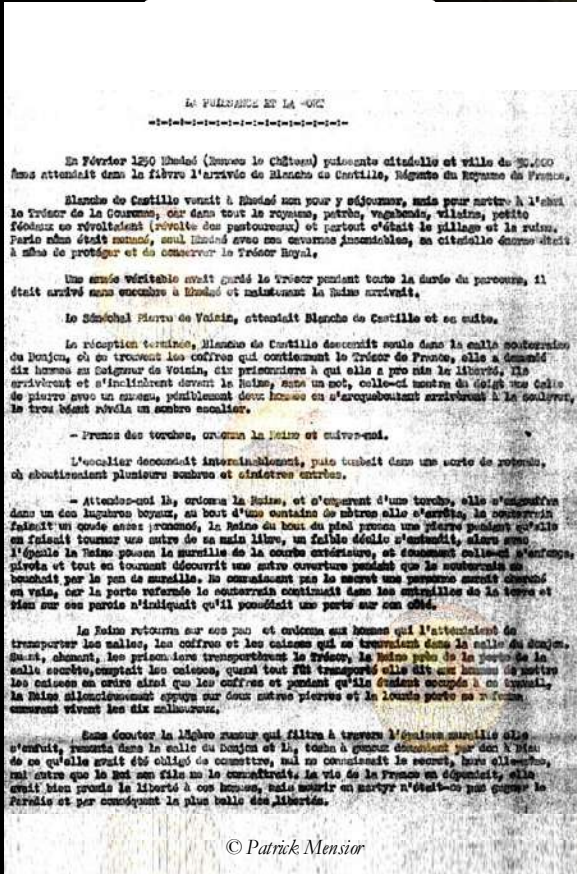
Gérard de Sède - sans doute missionné par Pierre Plantard avec qui il venait de publier *Les Templiers sont Parmi Nous* - arrive sur la colline en août 1962.

Dans les années 1970, il dira que c'est un journaliste de *La Dépêche du Midi* qui l'avait renseigné sur « l'affaire » et qu'il avait enquêté seul, en occultant l'intervention de Plantard. À cette époque, ils s'étaient en effet irrémédiablement brouillés.

De Sède rencontre aussi Noël Corbu qui lui fait lire *La Puissance et la Mort*, une nouvelle histoire romancée de Rennes-le-Château et de l'abbé Saunière, mais nettement plus intrigante, qu'il avait écrite quelques mois auparavant.

Curieusement, on trouve dans ce récit, cinq années avant leur publication, presque tous les ingrédients que Gérard de Sède aura cuisinés - en les accommodant à sa sauce - dans le *Trésor Maudit...* : le trésor de Blanche de Castille, les parchemins cachés dans un pilier du maître-autel, la découverte d'un trésor de plusieurs milliards de francs, la rénovation de l'église et la construction de la villa Bethania, les démêlés de l'abbé avec M^{gr} Beuvain de Beauséjour, le décès de Marie Dénarnaud.

Plus étonnant encore, ce récit présage des éléments du futur codage de l'épithaphe de Marie de Nègre. En effet, après avoir décrit l'emplacement du trésor, « *Blanche de Castille... transforma les indications, embrouillant, mélangeant le tout avec des versets de l'Évangile et prit comme clé les premières lettres d'une inscription qui se trouve sur une pierre tombale dans le cimetière* ».



L'EMBRYON D'UN SYSTÈME DE CODAGE ?

Toutefois, l'épithaphe de Marie de Nègre n'est pas du tout mentionnée dans le récit de Noël Corbu. Est-ce le codage préfiguré dans *La Puissance et la Mort* qui aurait inspiré à Plantard l'idée de crypter une épithaphe réelle - celle de Marie de Nègre qu'il avait vue chez Marius Fatin - afin de conférer à l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* » une apparence d'origine historique ?

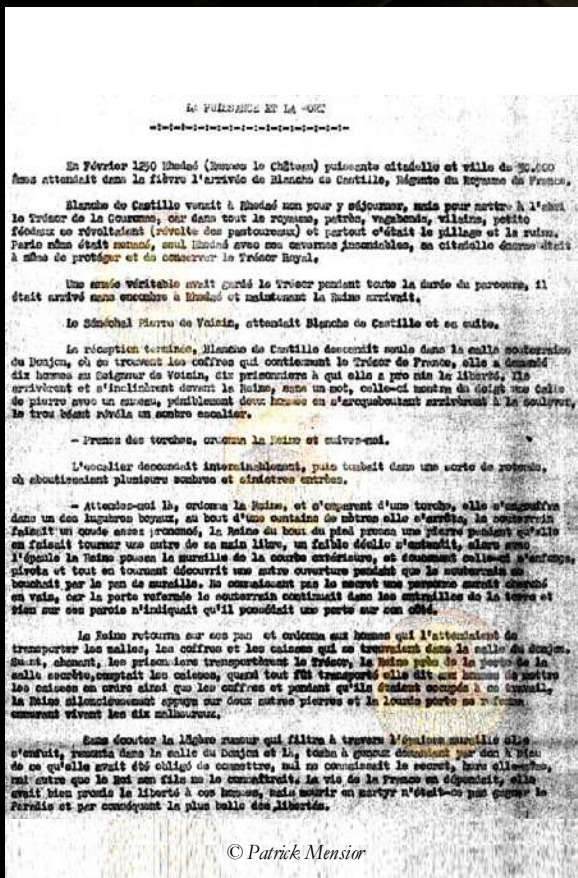
Faut-il en conclure que quelqu'un - avant que Plantard, de Chérisey et de Sède ne s'emparât de l'affaire - aurait soufflé à l'oreille de Noël Corbu l'embryon d'un système de codage que de Sède a repris dans *Le Trésor Maudit...* ?

Je crois pour ma part qu'un codage à rebours, partant de l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* » préalablement composée, a été réalisé par un professionnel du chiffre que les trois complices avaient engagé.

De Sède nous livre un indice dans *Le Trésor Maudit...* Il écrit avoir fait appel au « *commandant Lerville, président de l'Association des Réservistes du Chiffre...* ».

Or, le commandant Edmond Lerville était le collègue et l'ami d'un éminent cryptanalyste, décédé le 21 juin 1980 à l'âge de 94 ans.

Il prononcera son éloge funèbre en ces termes : « *... les chiffreurs ont perdu un grand Maître, la France a perdu un grand homme...* ».





LE CRYPTANALYSTE

Cet éminent cryptanalyste, fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1918 puis Grand Officier en 1973, est totalement inconnu du grand public.

C'est lui qui a décrypté le chiffre allemand pendant la 1^{ère} guerre mondiale lorsqu'il était affecté au *Service du Chiffre* de l'armée française. D'abord en 1914, puis en 1918 - en 48 heures de travail ininterrompu - après que les Allemands eurent perfectionné leur code.

S'il est resté dans l'ombre, c'est que ses exploits ainsi que les hommages qui lui ont été rendus ont été couverts par le *Secret Défense* jusqu'en 1968.

Ce personnage hors du commun est Georges Jean Painvin (1886-1980), brillant polytechnicien issu de la promotion 1905.

Installé au Maroc depuis 1948, Georges Jean Painvin est revenu en France en 1962. C'est précisément l'époque où Plantard, de Chérissey et de Sède commencent à collaborer. Serait-il possible que le trio ait eu recours à ses compétences pour réaliser le rétro-codage de l'anagramme « *Bergère pas de tentation... etc.* » et retomber ainsi sur l'épitaphe de Marie de Nègre ?

C'est plus que probable, puisque de Sède écrit avoir « *mis à contribution plusieurs spécialistes de cette discipline* », c'est-à-dire le *Service du Chiffre*. Ces « *spécialistes* » ne dissimulent-ils pas l'identité - tenue au secret - de Georges Jean Painvin, que son ancien collègue et ami Edmond Lerville lui aurait recommandé ?



GEORGES JEAN PAINVIN

Cette dissimulation est d'autant plus plausible que les compétences de Painvin comme cryptanalyste étaient couvertes par le *Secret Défense*.

Edmond Lerville aura donc invité Gérard de Sède à ne révéler ni son existence ni sa contribution au *Trésor Maudit...* lorsqu'il publiera l'ouvrage en 1967.

Voyons ensuite les autres connexions, car elles sont nombreuses. Mieux encore, elles ont aussi un rapport avec Rennes-le-Château.

Georges Félix Painvin, le père de Georges Jean, sort également de Polytechnique, promotion 1878. Ernest Cros, familier de Rennes-le-Château et à qui le *Rapport Cros* a été erronément attribué, est lui aussi polytechnicien, promotion 1877. L'un et l'autre sont donc contemporains et se sont certainement connus à l'École ou lors de l'une ou l'autre réunion annuelle de la *Société Amicale de Secours des Anciens Élèves de l'École Polytechnique*.

Peut-on dès lors imaginer que Georges Jean Painvin ait rencontré Ernest Cros, le condisciple de son père, qui lui aurait alors raconté les péripéties de l'abbé Bérenger Saunière à Rennes-le-Château ?